

calé au fond de son vieux fauteuil de cuir, devenir le greffier de l'insolite parcours de Lucas. Mission qu'il accomplit avec un lyrisme de rapace, envoûtant et sensible jusque dans les moindres recoins du livre ; tel l'épisode évoquant le bénéfice du doute que, par une nuit de Noël, le narrateur accorde aux animaux « naturalisés » :

« Il a suffi de quelques minutes pour que je m'assoupisse [...]. Assez longtemps, cependant, pour permettre aux bestioles de jargonner dans mon dos, la fouine ou le renard posant peut-être, à la façon d'un doigt moqueur, une patte griffue et fourrée devant leur fin museau pour étouffer un rire. »

L'histoire se clôt avec un retour sur la mort brutale de Lucas, survenue, précisément, au bord d'une minuscule rivière nommée Le Néant. Et le narrateur se souvient encore du « travail de rivière » de son ami, travail effectué « dans l'espoir de retenir, entre les mailles, entre les poils, le souffle insaisissable de la vie ».

Inutile dorénavant de conclure que la littérature est la taxidermie de la substance de l'âme par le langage. Cela, Alain Galan l'a compris comme personne.

*Paul Gellings*

*Yan Pradeau, Algèbre, Allia, 2016, 144p. 7,50 €*

L'enjeu de la biographie, ou de ce genre hybride présenté comme se trouvant « à la croisée de la biographie et du roman » (fiche commerciale de l'éditeur) est de taille, car le choix des héros et les interprétations qu'on en donne révèlent les mythes fondateurs d'une époque. Chaque semaine, le cinéma présente son nouveau *biopic*, l'histoire enfin dévoilée de quelque être extraordinaire, et, en littérature, de nombreux jeunes auteurs choisissent pour matière à leur « roman » des êtres inspirants, plus ombreux, souvent issus de la contre-culture. On pourrait dire mesquinement qu'il est plus aisé de se mettre

dans les pas d'une vie déjà accomplie afin de suivre l'arc de son récit et de n'avoir plus ainsi qu'à l'agrémenter ici ou là de quelques touches évocatrices, en fabriquant une scène que l'on adossera à un fait réel, en composant la partition de l'intériorité du héros ou des personnages côtoyés, ainsi de suite. L'ambition de l'écriture de *faire monde*, même un monde fragmentaire, réclame une telle ardeur visionnaire qu'il serait bien injuste de demander à tous ceux qui écrivent d'y songer seulement.

On peut dire que l'intention de Yan Pradeau est séduisante d'aller chercher dans l'univers peu fréquenté des mathématiques l'un de ses géants, l'étrange Alexandre Grothendieck. Son père russe, sa mère allemande, tous deux anarchistes. Les parents fuient le nazisme, et Grothendieck échoue en France avec sa mère, où ils sont internés au camp de Rieucros. Puis il découvre les mathématiques au collège Cévenol du Chambon-sur-Lignon. Il refonde la géométrie algébrique. Dans ses vieux jours, il deviendra écologiste radical. Pradeau a choisi d'exploiter un héros du nombre, devin moderne, représentant de la substance même du génie et de ses rouages.

Dieu aime éparpiller un peu de matière divine sur le monde ; en retour, nous nous plaignons à la concentrer dans quelques êtres pour la rendre manifeste. On crée des génies, des demi-dieux inexplicables. D'autant plus volontiers que notre époque brûle de se voir à nouveau fécondée par l'ombre, le surnaturel, les *choses vagues*. Malgré la déferlante de héros en tous genres, jamais nous n'avons assez de demi-dieux. On demande du mystère et que l'univers nous dépasse à nouveau, qu'il ne s'étiolle plus, transpercé des flèches meurtrières du savoir conquérant. Et si l'homme génial est surhumain, s'il soumet le monde à sa propre vision, il finit toujours par échouer, car il n'existe pas pour donner sa dignité à l'espèce humaine, mais pour lui rappeler son alliance avec le divin et sa condition tragique.

Très beau sujet choisi par Pradeau ; dans notre imaginaire scientifique, qui s'affole toujours plus, les mathématiques sont la clé du monde, le chiffre donne l'énigme. Mais voilà tout. Ce « roman » est une enfilade de faits. Est-ce l'abrégé de la biographie de référence,

que ce gros article de journal ? Au moins, à la fin on pourra dire que l'on sait qui est Alexandre Grothendieck.

Emmanuelle Maffesoli

Paul Greveillac, *Les Âmes rouges*, Gallimard, 2016, 464 p., 22,50 €

La Deuxième Guerre mondiale, et plus particulièrement l'Holocauste, semblant faire moins recette, entrés dans une *doxa* fictionnelle qui est tout près de les rendre illisibles, on se tourne depuis quelque temps vers la Russie, soviétique ou non, immense réservoir jusque-là exploré par les seuls Russes, films et romans se succédant à un rythme qui risque de faire de l'entreprise un lieu commun romanesque, le roman historique dévorant sans pitié les romanciers, on le sait, comme Chronos ses enfants. Après *Stalingrad* d'Annaud et *Les Chemins de la liberté* de Peter Weir, après *Une exécution ordinaire*, médiocre film français tiré par son auteur, Marc Dugain, de son propre et non moins médiocre roman, après *Kolia* de la Québécoise Perrine Leblanc, *Un roman russe* et *Limonov* de Carrère, l'anecdotique *Sibir* de l'académicienne Sallenave, le poussif *Transsibérien* de l'autre académicien Fernandez, ou encore *Dans les forêts de Sibérie*, de Sylvain Tesson, à quoi on peut ajouter la biographie qu'Adrien Le Bihan consacre ces jours-ci à Isaac Babel, voici *Les Âmes rouges*, premier roman de Paul Greveillac.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que ces films et ces romans ne dépassent guère le stade de l'honnête divertissement. *Les Âmes rouges* n'échappe pas à ce constat, non plus qu'aux recettes du roman historique sérieux ; si sérieux, même, qu'il n'est presque pas de page au bas de laquelle l'auteur n'a déposé de note explicative, M. Greveillac prenant les lecteurs pour des imbéciles, ou des ignorants : quel degré d'inculture générale leur prête-t-il pour croire qu'on ignore qui sont Jdanov, Meyerhold, Kondrachine, Dubček, Souslov, Dzerjinski, Andropov, Brodsky, Sakharov, etc. ? Et quand bien même il s'adres-